

Ovide, adapté par Françoise Rachmuhl

16 Métamorphoses d'Ovide



Flammarion jeunesse

*// Aussitôt Atlas, du haut jusqu'en bas,
fut transformé en montagne.*

*Ses cheveux devinrent forêts,
ses épaules crêtes, sa tête cime, ses os
rochers. Il s'allongea démesurément,
et sur lui reposait le vaste ciel, avec
toutes ses étoiles. //*

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Ovide nous entraîne aux côtés des divinités et des héros les plus célèbres de l'Antiquité. Jupiter s'affirme en tant que maître du monde, Narcisse adore son propre reflet, tandis que Persée multiplie les exploits... Aventure, amour, défis et prouesses, un monde à la fois réaliste et merveilleux s'ouvre à vous.

+ des informations à découvrir à la fin du livre

Illustration de couverture de Fred Sochard.

16 MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Crédits images (p. 164 et 168) : Extraits de l'ouvrage
La Mythologie en BD : Les Métamorphoses d'Ovide,
de Béatrice Bottet et Ariane Pinel/ Casterman
© Flammarion pour le texte et les illustrations, 2003
© Flammarion, 2010
© Flammarion pour la présente édition, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-9220-2

OVIDE, ADAPTÉ PAR FRANÇOISE RACHMUEHL

16 MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Illustrations de Frédéric Sochard

Flammarion jeunesse

INTRODUCTION



Par de nombreux aspects, l'époque d'Ovide ressemble à la nôtre. C'est une période d'incertitudes et de bouleversements : un tournant entre deux siècles, le premier avant Jésus-Christ, le premier après ; entre deux mondes, le monde païen, le monde chrétien ; et plus précisément à Rome, entre deux régimes politiques, la République et l'Empire. La naissance de l'Empire romain soulève bien des espoirs. Mais quand Ovide atteint sa maturité, une certaine désillusion s'est emparée des esprits. Ovide, comme les autres poètes, chante les louanges d'Auguste, le premier empereur, et pourtant Auguste l'envoie en exil, loin de son pays.

La vie d'Ovide

La vie d'Ovide ne nous est pas entièrement connue. Cependant nous savons qu'il est né en 43 avant

Jésus-Christ, dans une ville du centre de l'Italie. Il appartient à une famille de petite noblesse, sans grande fortune.

L'Italie est alors en pleine guerre civile. La République vit ses derniers jours. Un an auparavant, Jules César a été assassiné. Son fils adoptif, Octave, entre bientôt en lutte contre Antoine qui, lui aussi, allié à la reine d'Égypte Cléopâtre, prétend au pouvoir suprême. En 31 avant Jésus-Christ, au cours de la bataille navale d'Actium, Octave triomphe de son rival. Antoine et Cléopâtre se suicident. Quelques années plus tard, sous le nom d'Auguste, Octave devient le premier empereur romain. L'Empire est né : une période de paix s'ouvre et tous les poètes célèbrent à l'envi le nouvel empereur. Parmi eux se trouve Virgile, l'auteur de l'Énéide.

Les troubles de l'époque n'ont pas empêché le jeune Ovide de faire de bonnes études à Rome. Il apprend les règles de l'éloquence et s'entraîne à plaider. Mais il ne veut pas devenir avocat. Il n'a de goût que pour la poésie.

Afin de compléter son éducation, son père l'envoie en Orient, comme c'est la coutume pour les fils de bonne famille. Pendant trois ans, Ovide, accompagné d'un ami, parcourt les rives du bassin méditerranéen. Il visite la Grèce, patrie d'Ulysse et de Thésée, se rend en Asie mineure, pour voir Ilion, la cité reconstruite sur les ruines de Troie. Il s'arrête longuement en Sicile, pris par

le charme de villes telles que Syracuse, fondée autrefois par les Grecs, et plein d'admiration pour le spectacle grandiose de la nature, les vapeurs sulfureuses des marais et les flammes de l'Etna. Ainsi se fixent dans son esprit les traits des paysages qui serviront de cadres aux futurs épisodes des Métamorphoses.

Rentré à Rome, Ovide se lance dans la carrière d'homme de lettres et publie son premier recueil, les Amours, en 15 avant Jésus-Christ. D'autres livres lui succèdent, en particulier les Héroïdes, lettres imaginaires d'héroïnes de la mythologie, et l'Art d'aimer. Il écrit aussi une tragédie, Médée, aujourd'hui perdue.

Ses livres connaissent le succès. Virgile, le grand poète du règne d'Auguste, est mort en 19 avant Jésus-Christ. Ovide, plus jeune, devient un auteur à la mode. Ses ouvrages, essentiellement consacrés aux peines et aux plaisirs de l'amour, le font considérer comme un écrivain agréable et frivole, parfois immoral. Mais en même temps qu'il rédige ces pièces légères, il commence à composer une œuvre d'une tout autre importance : les Métamorphoses.

En contant les métamorphoses des dieux et des hommes, en retraçant leur histoire du commencement du monde jusqu'à la mort de Jules César, Ovide a l'ambition d'égaliser Virgile, les Métamorphoses peuvent rivaliser avec l'Énéide.

Alors qu'il est plongé dans la rédaction de son ouvrage, pas tout à fait terminé, en l'an 8 après

Jésus-Christ, le poète reçoit de l'empereur Auguste l'ordre de quitter Rome. Il y laisse sa femme, sa fille, tous ses biens. Il part en exil à Tomes, au bord de la mer Noire, dans l'actuelle Roumanie. Nous ignorons pour quelles raisons exactes le poète est ainsi relégué dans une contrée froide et lointaine, que les Romains considèrent comme un pays barbare. Dans son désespoir, avant de partir, Ovide brûle un exemplaire des Métamorphoses. Heureusement plusieurs copies de l'œuvre circulent déjà à Rome.

Malgré ses nombreuses supplices à l'empereur, puis à son successeur Tibère, Ovide doit demeurer en exil. Il écrit encore deux recueils aux titres significatifs, les Tristes et les Pontiques (la mer Noire est appelée le Pont-Euxin par les Romains). Il meurt en 17 après Jésus-Christ : il n'aura pas vécu assez longtemps pour entendre parler du christianisme, cette religion nouvelle qui transformera le monde.

Les Métamorphoses

Quinze volumes, plus de 12 000 vers, 230 récits de métamorphoses : voici un des plus longs poèmes de l'Antiquité.

L'œuvre a du succès dès l'époque d'Ovide. Pour les auteurs du Moyen Âge, elle représente un réservoir inépuisable de citations et d'histoires. À la

Renaissance, avec l'invention de l'imprimerie, les éditions se succèdent. Depuis, au long des siècles, les Métamorphoses continuent à inspirer poètes, peintres et musiciens. Elles intéressent encore le lecteur moderne. Elles font partie du patrimoine culturel de l'Europe. Pourquoi ce succès qui ne se dément pas ?

Ovide est d'abord un excellent conteur, vivant et varié, capable de prendre tous les tons, tendre ou violent, tragique ou amusé, d'interrompre un récit pour en conter un autre, à la manière de Shéhérazade dans Les Mille et Une Nuits, d'établir des liens d'un conte à l'autre, grâce au rappel d'un épisode précédent, à la présence d'un personnage déjà connu : tous procédés qui maintiennent le lecteur en haleine et lui donnent envie de savoir la suite.

Ovide connaît aussi le cœur humain dans toute sa complexité. Ses héros sont en proie au doute, au regret, à la passion, à la folie. L'écrivain nous livre leurs monologues intérieurs, nous les montre pesant le pour et le contre avant d'agir et nous fait partager ainsi leurs émotions et leurs sentiments.

Un autre intérêt du livre, c'est de nous fournir, au fil du récit, toutes sortes de renseignements sur la manière de vivre des Anciens : les repas, les travaux et les jeux, les rites du mariage ou du deuil, les pratiques religieuses. Le décor est toujours tracé avec précision et le sens du pittoresque. Certaines descriptions font songer aux chefs d'œuvre de l'art antique :

la tapisserie tissée par Pallas, avec ses dieux sagement alignés, évoque une frise du Parthénon.

Ovide ne se contente pas de répertorier, avec beaucoup de talent et d'érudition, des récits mythologiques, ou même de les inventer, car cela lui arrive. Comme les hommes de son époque, il ne croit pas aux dieux dont il narre les aventures. Mais il nous fait part d'une réflexion sur les grands problèmes de la vie. Il expose une philosophie inspirée par des penseurs grecs ou latins : à ses yeux, l'univers est en perpétuelle métamorphose, tout se meut et se transforme sans cesse, et l'amour est la force vitale qui anime choses et gens.

Ce monde en perpétuel mouvement, le sculpteur ou le musicien est chargé de l'exprimer et, dans une certaine mesure, d'agir sur lui. Grâce aux figures de Pygmalion, d'Apollon, et surtout d'Orphée, qui sont ses porte-parole, Ovide nous invite à réfléchir au rôle de l'artiste et au mystère de la création artistique.

L'adaptation

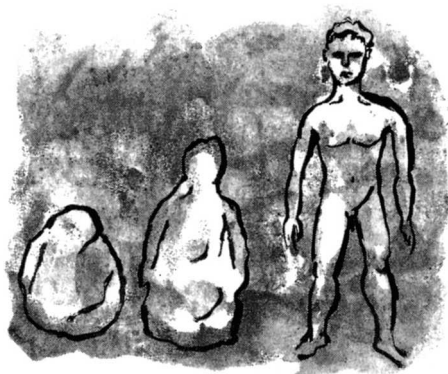
Mettre à la portée des enfants d'aujourd'hui certaines des Métamorphoses d'Ovide est un travail plaisant mais difficile. Il s'agit d'une adaptation, non d'une traduction, l'expérience montrant qu'un texte trop fidèle, hérissé de mots compliqués, bardé de références mythologiques, semble incompréhensible aux jeunes lecteurs et les lasse vite...

Le souci de sélectionner des passages variés, captivants et significatifs m'a guidée dans mes choix. J'ai pris soin de conserver le mouvement de chaque texte et le déroulement des épisodes, de respecter le caractère des personnages et la tonalité de chaque extrait. Mais pour rendre le récit plus facile à suivre et à savourer, j'ai souvent dû abréger, condenser, supprimer parfois certaines longueurs, gardant seulement quelques détails expressifs.

Ovide s'adressait à des esprits cultivés, pour lesquels la mythologie n'avait pas de secrets. Il pouvait procéder par allusion, sûr d'être compris. Ce n'est plus le cas à présent : bien des éléments de la vie compliquée des dieux et de leur généalogie nous échappent. J'ai donc simplifié les nomenclatures, exprimé en clair les allusions et, pour ne pas alourdir à l'excès le texte par des notes, incorporé quelquefois au récit les explications indispensables.

Tel qu'il est, ce petit recueil ne prétend pas à la perfection. Mais il voudrait donner à ceux qui le liront une idée juste d'un grand auteur latin, de la richesse de son œuvre, de la beauté de son écriture et leur permettre de pénétrer, le temps de la lecture, dans le monde d'Ovide, à la fois réaliste et merveilleux.

1. AU COMMENCEMENT DU MONDE : DEUCALION ET PYRRHA



Pour Ovide, le monde des dieux ressemble beaucoup à celui des hommes. C'est une société très hiérarchisée. Jupiter, le maître du monde, se trouve au sommet du ciel, ensuite les grands dieux, dans des demeures proches, enfin, plus loin, la foule des petits dieux. Ainsi en est-il du mont Palatin, l'une des sept collines de Rome, sur laquelle l'empereur Auguste fait construire son palais, alors que les notables et les gens du peuple habitent plus bas dans la ville.

Déjà la terre avait émergé du chaos, mélange confus de tous les éléments. Elle existait, plate et ronde, avec la mer tout autour, le ciel au-dessus, le soleil dans le ciel.

Déjà le monde était peuplé par les Titans, géants primitifs, et par les dieux, dont Jupiter était le souverain.

Déjà Prométhée, un Titan ingénieux, avait façonné l'homme, avec de la boue et de l'eau.

Les hommes s'étaient multipliés à la surface de la terre. Ils vécurent d'abord heureux, pieux et honnêtes. Mais, avec le temps, ils cessèrent de s'entendre, se disputèrent, s'entretuèrent. Et plus personne ne s'inclinait devant l'autel des dieux.

Voyant cela, du haut de sa demeure divine, une sorte de Palatin du ciel, Jupiter entra dans une violente colère. Il convoqua tous les dieux. Ils arrivèrent par la Voie lactée, les grands dieux qui habitaient des palais proches, et la foule des petits dieux, venus de plus loin. Ils prirent place dans la salle de marbre, devant le trône de leur souverain.

Jupiter était assis, s'appuyant sur son sceptre d'ivoire, l'air terrible. Il hocha la tête à plusieurs reprises et ses mouvements ébranlèrent la terre, la mer et jusqu'aux astres.

Il parla :

« Je veux détruire la race des humains. Ils ont commis trop de crimes. Je les savais malhonnêtes et

méchants. Leur mauvaise réputation était parvenue jusqu'à mes oreilles. J'ai voulu en avoir le cœur net. Sous un déguisement, je suis descendu parmi eux. Ce que j'ai vu dépasse de loin ce qu'on pouvait imaginer. Je les ferai tous disparaître. Je le jure par le Styx. »

Le serment par le Styx est le plus redoutable : personne, même le maître du monde, ne peut s'en dédire.

Un frisson parcourut l'assemblée des dieux. Si certains approuvaient pleinement leur souverain, d'autres s'inquiétaient à l'idée de la disparition des hommes.

« Qui viendra nous honorer et faire brûler l'encens sur nos autels, quand il n'y aura plus au monde que des animaux sauvages ? demandèrent-ils.

— Je prends l'entière responsabilité de cette affaire, affirma Jupiter. Je vous promets qu'une nouvelle race d'hommes renaîtra bientôt, miraculeusement, et repeuplera la terre. »

Le maître des dieux se préparait à lancer sa foudre sur les mortels, mais il craignit de faire flamber l'univers tout entier et reposa son arme à ses côtés. Il décida d'anéantir les hommes non par le feu, mais par l'eau.

Il enferma l'Aquilon, le vent capable d'écarter les nuages, et libéra le Notus, le vent du sud qui amène la pluie.

Le Notus lève son visage effrayant, aussi sombre que la poix. Il déploie ses ailes, il secoue sa barbe blanche, ses cheveux ruisselants. D'une main, il presse le ventre des nues, et des cataractes se déversent. Aussitôt Iris, la messagère des dieux à la robe d'arc-en-ciel, aspire l'eau pour en nourrir les nuages. Sur terre, les moissons noyées sont perdues et les paysans se désolent.

Mais cela ne suffit pas à Jupiter. Il demande de l'aide à son frère, Neptune, qui accourt du fond de l'océan. Celui-ci appelle les fleuves, ses sujets, et leur donne ses ordres.

« Libérez-vous, sortez de votre lit, rompez vos digues, déchaînez votre violence. »

Les fleuves obéissent. Tandis que le dieu des eaux frappe de son trident la terre qui se crevasse, ils roulent leurs flots furieux vers la mer, entraînant tout sur leur passage, hommes, arbres, animaux, maisons, même les temples, demeures sacrées des dieux.

Les humains d'abord se réfugient au sommet des collines ou dans des barques, naviguant au-dessus de ce qui était leur champ de blé, leur vigne, leur ferme. Des poissons perchent dans les arbres, là où broutaient des chèvres jouent des phoques, des dauphins sautent dans les branches des chênes. L'eau monte encore, recouvre les toits, les tours les plus hautes. Ses remous entraînent des loups avec des

brebis, des lions, des tigres, des cerfs, des sangliers. Les oiseaux volent longtemps et, ne sachant où se poser, tombent. Tous les êtres vivants que la noyade a épargnés finissent par mourir de faim.

La terre entière est recouverte par une immense étendue d'eau sans rivages, clapotant jusqu'à l'horizon. Seul émerge encore le double sommet du mont Parnasse. C'est là qu'échoue la pauvre barque de Deucalion et de Pyrrha.

Deucalion était le fils de Prométhée, le Titan qui avait modelé les hommes, au commencement du monde. Pyrrha était à la fois son épouse et sa cousine germaine. On ne pouvait trouver homme plus vertueux, ni femme plus respectueuse envers les dieux.

À peine eurent-ils abordé sur les pentes du mont Parnasse qu'ils se mirent à prier les nymphes habitant là et la déesse Thémis, qui rendait alors en ce lieu des oracles.

Jupiter remarque ces deux justes, seuls survivants parmi les milliers de morts, au milieu de la plaine liquide.

Alors il délivre l'Aquilon, repousse les nuages, fend le rideau de pluie. Dans l'océan, Neptune dépose son trident. Il appelle Triton, le dieu azuré, couleur d'eau, aux épaules couvertes de coquillages. Triton surgit, une conque à la main. Il la porte à sa bouche et souffle longuement, comme dans une trompe. Au son, les fleuves se rangent, les eaux

baissent, la mer retrouve ses rivages. Des collines réapparaissent, ainsi que des forêts aux branches dépouillées, couvertes de boue.

La terre retrouve sa forme première, mais elle est dévastée, déserte, silencieuse. Les yeux de Deucalion se remplissent de larmes.

« Nous sommes seuls au monde, ma chère épouse, et la terreur est toujours dans mon âme. Que serais-tu devenue sans moi ? Et moi, si tu avais disparu ? Je t'aurais suivie dans les flots... Oh ! si seulement je pouvais repeupler la terre et façonner des hommes, comme mon père l'a fait au commencement du monde ! »

Tous deux pleurent. Ils supplient la déesse Thémis, qui demeure dans son temple en ruine, de bien vouloir les aider et les éclairer en rendant un oracle. Ils se purifient, selon les rites prescrits, dans les flots boueux de la rivière proche, mouillent leur tête et leurs vêtements, entrent dans le sanctuaire, sali par la mousse, et se prosternent devant l'autel, où ne brûle plus aucun feu.

Thémis a pitié d'eux.

« Quittez le temple, leur dit-elle. Couvrez votre tête, dénouez votre ceinture et jetez derrière vous les os de votre grande mère. »

Deucalion et Pyrrha restent longtemps muets de stupéfaction. La première, Pyrrha prend la parole, d'une voix tremblante :

« Non... Je ne peux pas suivre le conseil de l'oracle... J'aurais peur d'offenser l'ombre de ma mère morte. »

Deucalion ne répond pas. Il réfléchit. Enfin il rassure sa femme :

« L'oracle ne nous demande pas de commettre un sacrilège. Notre grande mère, c'est la terre ; ses os, ce sont les pierres que nous devons jeter derrière nous. Essayons. »

Ils essaient et voici que les pierres qu'ils lancent dans leur dos, en tombant, s'amollissent, se gonflent, prennent une vague forme humaine, telles des ébauches de statues. Les parties humides deviennent chair ; les parties dures, squelette ; les veines de la roche restent des veines. Derrière Deucalion naissent des hommes, derrière Pyrrha, des femmes.

Race nouvelle des humains, qui est encore aujourd'hui la nôtre, résistante au travail, dure à la peine, puisqu'elle a la force des pierres.

(livre I)

